

Tranchida



il mondo dei libri
the books of the world
le monde des livres
el mundo de los libros
die welt der bücher

ENTRETIEN AVEC HOWARD BUTEN

Plus je fais rire, plus je suis fier de moi

PAR DOMINIQUE SIMONNET

Attention! cet homme-là peut en cacher deux autres. Dans la journée, il est Howard, psychologue auprès des autistes dans son institution de Saint-Denis; le soir, il se transforme en Buffo, le clown solitaire qu'il interprète depuis vingt-sept ans; la nuit, il devient Buten, auteur de romans à succès (*Quand j'avais 5 ans, je m'ai tué*, ou *Quand est-ce qu'on arrive?*, sorti récemment). Un visage, trois vies, qu'il assume avec une boulimie résignée. Qu'est-ce qui fait courir ainsi Howard-Buten? Un besoin frénétique de communiquer? L'envie d'être reconnu à tout prix? S'il passe sa vie à reconforter les autres, c'est aussi, reconnaît-il avec sincérité, pour se faire du bien à lui. Disons-le pendant qu'il a le dos tourné: ce gugusse-là a un petit grain, une touche de folie qui amuse, rafraîchit, reconforte ses lecteurs, ses spectateurs et ses patients. La preuve: il croit encore que l'animal humain a besoin de rire et d'être aimé.

Vous êtes psychologue auprès d'enfants autistes le jour, clown le soir, écrivain la nuit... C'est plutôt singulier comme mode de vie. Qu'y a-t-il de commun entre ces trois

activités?

Un jour, on m'a dit que tout ce que je faisais avait quelque chose à voir avec la consolation: je consolerais les êtres humains... Je veux bien... Mais, pour moi, ces trois activités n'ont rien à voir entre elles. Ce sont de vrais métiers, que je pratique dans des lieux et des temps différents. Je ne me sens jamais artiste de scène quand je suis avec les jeunes autistes, nullement romancier quand je prépare un spectacle... Quand je suis psy, l'idée que je vais sauter dans un avion, me maquiller et entrer en scène trois heures plus tard m'est inconcevable. Cela me donne un vrai vertige.

Vous vivez trois vies, en somme. Une seule ne vous suffisait-elle pas?

J'ai toujours été comme ça. Dans sa jeunesse, ma mère était artiste de music-hall. Et, depuis mon enfance, je danse, je chante, je joue... J'ai fait du violon à 8 ans, de la trompette à 10, des percussions à 12, de la guitare à 16... A 8 ans, j'avais aussi un numéro de ventriloquie. Et l'hiver, dans le jardin, j'effectuais un numéro de clown sur glace... Un jour, en regardant des livres, je me suis demandé comment on pouvait écrire des centaines de pages. Alors, j'ai rédigé une histoire au crayon, le but étant de remplir tout un cahier, peu importait l'histoire... Depuis, je n'ai cessé

d'écrire... J'étais aussi fasciné par Einstein et Albert Schweitzer, peut-être à cause de leurs cheveux blancs et de leur moustache, et je voulais être savant, ou médecin, pour sauver le monde. A 12 ans, je pratiquais des opérations chirurgicales sur ma marionnette de ventriloquie, et, au sous-sol de la maison, j'avais un laboratoire où je disséquais des grenouilles. Avec des copains, j'avais fondé le "club des hommes de science à venir", qui se réunissait chaque vendredi après-midi après l'école... Puis, comme je ne pouvais pas être médecin tout de suite, j'ai voulu travailler avec des handicapés, comme bénévole.

Pourquoi cela?

Parce que c'est bien de faire le bien. Tout le monde le sait, on le fait aussi pour soi, pour se sentir mieux... J'ai travaillé dans une colonie de vacances pour myopathes, puis dans un grand hôpital, où j'ai appris la conduite des chaises roulantes: je me fais encore une fierté d'être le conducteur de chaise roulante le plus doux du monde. Puis j'ai fait une colonie pour les enfants défavorisés psychotiques... Plus tard, en 1974, j'étais très malheureux à cause d'une jolie brune; alors, pour me

photo J.-C. Dupin / L'Express





faire du bien, j'ai eu envie de travailler avec les trisomiques, parce qu'ils sont très gentils. J'ai regardé "trisomique" dans les pages jaunes, qui m'ont renvoyé sur "écoles spécialisées". Je me suis retrouvé chez les autistes... Voilà. Tout cela m'intéressait. Au nom de quoi aurais-je arrêté l'une de ces activités?

On se le demande, en effet. Comment êtes-vous devenu clown professionnel?

En 1970, à l'université du Michigan, comme tout bon bourgeois de l'époque, je voulais être vagabond: on partait sur les trains de marchandises avec les copains, en jouant Woody Guthrie à la guitare... Bon, on n'est pas allé très loin... Je rêvais de me joindre à un cirque ambulant. Le cirque Barnum recrutait pour son premier collègue de clown. J'ai été admis. Entre-temps, j'avais coupé mes cheveux et je m'étais inscrit dans la marine marchande pour aller étudier en Chine avec un maître taoïste, comme dans le roman de Somerset Maugham *Le Fil du rasoir*. Les deux propositions sont arrivées la même semaine. Je devais choisir: clown ou marin. J'ai eu peur d'avoir le mal de mer...

Vous avez donc appris à faire le clown.

Expression corporelle, jonglage, acrobatie, monocycle. Et puis, l'histoire des clowns, les gags classiques, comment

manier les feux d'artifice, comment tomber, donner une claque, hurler, construire des accessoires... Mais j'ai été reculé à l'audition de fin d'année: j'étais "trop triste et subtil". On m'a quand même trouvé un poste dans un cirque ambulant, le "célèbre cirque européen Bartok", qui n'était ni célèbre ni européen, et Bartok s'appelait Jacobson. J'ai tenu deux années. J'ai décidé de faire de la scène comme le célèbre clown Grock et, en 1973, j'ai créé mon personnage, Buffo.

Qu'est-ce que c'est, un clown?

C'est un personnage d'aspect physique excentrique, qui n'a ni passé ni futur. On ne sait pas d'où il vient, on ne sait pas où il va. Il n'existe que le temps du spectacle. Et il n'a qu'un seul but: faire rire. Au début, mon clown faisait énormément pleurer. C'était pour moi une sorte de psychothérapie,

j'évoquais mes amours ratées, sans que le public le sache. Maintenant, ça va mieux, merci. Et je veux que l'on rie tout le long de mon spectacle. Quand on rit, c'est qu'on se sent bien, non? Plus je fais rire, plus je suis fier de moi.

Ce qui prête à rire, ce sont les petites faiblesses de chacun?

Peut-être... Je ne veux pas y penser. Ce que je fais est intuitif. Mon personnage a vraiment sa petite vie à lui. On est tellement proches, Buffo et moi, qu'une sorte d'interrupteur s'actionne dans la tête et le changement se produit instantanément. Dans les coulisses, je suis encore Howard, en train de penser à mon institution d'autistes. J'entre en scène, et je deviens Buffo dans la seconde...

Et en sortant?

Je sors de scène, et c'est fini.. Buffo est parti.

Howard est revenu. C'est pour cela que je suis mal à l'aise avec les applaudissements. Howard est reconnaissant, ravi d'être rappelé. Mais Buffo, ce n'est pas son genre, il est très timide. Howard ne va pas saluer à sa place, ça le gêne...

Vous lui parlez, à Buffo?

Jamais. Je ne suis pas schizophrène...

Comment le psy que vous êtes regarde-t-il ce changement de personnalité?

Il ne le regarde pas. Jamais. On peut dire que Buffo est une partie de moi, qu'il fait des choses que je n'oserais jamais faire moi, patati patata... Je ne pense jamais à ces trucs-là. Je veux bien qu'on me critique, j'en ai besoin, mais je ne veux pas analyser mon personnage.

Vous pourriez être Buffo sans public?

Non. Je me sentirais ridicule. Ce qui est un grand handicap, parce que, en France, il faut créer de nouveaux spectacles. Et je ne peux pas répéter seul, sans public. Mon optique professionnelle, c'est de ne jamais créer un nouveau spectacle, mais, comme le faisait Grock, de perfectionner à l'infini un seul numéro qui évolue au fil des années.

Buffo grandit donc avec vous.

Il est plus jeune que moi. A ses débuts, il était car-





rément un bébé. Maintenant, il est comme un jeune adolescent, il peut être ironique, il peut être méchant, il ose parfois se foutre de la gueule du public... Mais tout cela n'est pas calculé. Buffo ne deviendra jamais vieux. Ou alors quand moi je serai très, très vieux. J'ai l'idée de faire ça jusqu'à ma mort... Voilà, je sers à ça sur terre depuis mon plus jeune âge: à distraire, à écrire des romans, à soigner des autistes graves.

Avec eux, ç'a été le grand choc, n'est-ce pas?

Dès que je les ai rencontrés, j'ai adoré ça. Au début, je ne voyais pas leur souffrance, je les trouvais fascinants, j'admirais leur gestuelle, leur manière d'être si originale... Ils étaient comme des extraterrestres. En tout cas, il se passait quelque chose entre eux et moi.

Quoi?

Je ne veux pas l'expliquer... Je crois qu'inconsciemment certaines personnes ont une sensibilité différente, une sorte... d'autisme, qui, face à un autiste, se réveille et entre en résonance de manière invisible avec lui. C'est prétentieux de le dire, mais je connais ça.

On a l'impression que les autistes ont quelque chose en plus, et non en moins. C'est vrai?

Ils sont très différents les uns des autres. Pour moi,

clinicien, il n'y a pas un autisme. Mais des autismes. Je pourrais identifier six catégories au moins. Cela dit, il y a un critère qui les différencie des autres syndromes: ce fameux mur transparent qui sépare les autistes des autres; ils ont l'air d'être seuls quand ils ne sont pas seuls. Mais c'est impossible à décrire de façon formelle.

On croit parfois que l'autisme est un refuge, une révolte, contre un monde que l'on ne peut supporter.

Je n'y crois pas.

L'autisme n'est pas une attitude consciente.

Quant aux causes de l'autisme, dont on ne cesse de débattre: génétiques, psychologiques, les deux?

Nier le facteur génétique est ridicule. Il y a, de manière significative, une combinaison de marqueurs génétiques commune à beaucoup d'autistes. Mais de quoi s'agit-il vraiment?

Certains seraient autistes dès la naissance, d'autres le deviendraient à 2 ou 3 ans. Si cela est vrai, quel est le rapport entre la prédisposition génétique, le syndrome psychiatrique et l'environnement, la famille?

On n'en sait rien du tout.

A-t-on besoin de le savoir pour les soigner?

Ce serait très utile pour trouver un programme de soins adaptés. Pour l'instant, on pose des hypothèses, on rame... On agit au cas par cas. Avec le temps, j'utilise une batterie de techniques en tout genre, psychothérapie

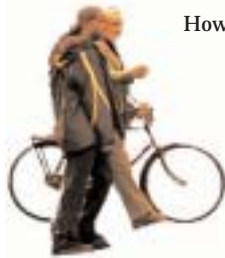
pure, comportementaliste, cognitive, ou psychanalyse... Des pratiques corporelles, sensorielles, perceptives; du sport, de la musique... Avec rigueur, lucidité et constance, tout est bon. La première chose, c'est de faire disparaître la souffrance. Pour cela, il faut d'abord mériter leur attention, leur regard et, dans le meilleur des cas, leur sourire et leur confiance. Ce qui n'est pas une mince affaire.

Quand estimez-vous avoir réussi?

Quand on a un rapport affectif. Avec ou sans mots. Au début, quand on les accroche, ils passent souvent par un stade de grande angoisse. Ils veulent communiquer et en même temps détruire l'objet qui les attire. L'hypothèse, c'est que la communication leur fait du bien, les rend plus heureux, diminue la souffrance. Nous sommes des êtres sociaux, non? Mais je remets ce principe en question tous les jours: certains autistes sont très heureux d'être tout seuls... Je rêve parfois à une forme d'intégration: le fameux "fou" du village qui vivrait heureux dans une microsociété où personne ne tenterait de le changer... Je me dis aussi: "Pourquoi ne pas les laisser? Le monde n'est pas fait pour eux, pourquoi ne pas plutôt créer un monde qui leur soit adapté?" Ce n'est évidemment pas le souhait des familles... Je ne le fais pas. Mais je fais tout



photo www.buffo-buten.com



pour qu'ils s'en sortent.

Pourquoi continuez-vous, alors?

Parce que, malgré tout, la plupart d'entre eux souffrent. Et puis, pour moi, c'est une rencontre, un partage, qui m'enrichit. Faire du bien, c'est encore plus gratifiant avec les autistes, puisque c'est plus difficile d'y arriver. Et, chaque jour, je suis de plus en plus ému.

Peut-on sortir de l'autisme?

Rarement. Je n'ai jamais rencontré un autiste dit "guéri" qui ne soit pas malgré tout très excentrique. Quant aux autres... Il n'y a pas suffisamment de lieux en France pour les autistes. C'est un scandale, une obscénité. A 20 ans, ils disparaissent mystérieusement, dans les hôpitaux psychiatriques ou ailleurs. Plus de 20 000 personnes, tous âges confondus, ne sont plus prises en charge. C'est affreux. On a sous-estimé l'autisme, les institutions sont sous-équipées...

Les personnages de vos romans sont toujours en butte à la société... Souvent en colère, révoltés.

Je n'écris pas pour délivrer des messages. Je m'occupe du style, des phrases, de la ponctuation. Pas de la philosophie derrière. L'émotion vient toute seule. C'est un peu comme Buffo: les personnages vivent leur vie. Cela risque de décevoir mes lecteurs, mais

tant pis, je peux l'avouer maintenant: *Quand j'avais 5 ans, je m'ai tué* est né d'un désir de faire un exploit littéraire; je voulais savoir si j'étais capable d'emprunter la voix d'un enfant pendant 150 pages. Et mon dernier livre, *Quand est-ce qu'on arrive?*, qui m'a pris sept ans à écrire, est un défi comparable, avec la voix d'une femme. Sinon, je m'ennuierais en écrivant.

Il y a l'enfance dans tout ce que vous faites. Et ne me dites pas que c'est un hasard...

Ce n'est pas non plus un choix. D'ailleurs, je n'aime pas particulièrement les enfants. Certains sont

adorables. Mais la plupart de ceux que je connais, les enfants des baby-boomers, sont chiants comme la mort... Cela ne s'est pas révélé pendant mes deux psychanalyses, mais j'ai l'impression que ma personnalité s'est fixée à l'âge de 5 ans. Quand je me vois en photo à cet âge-là, je me reconnais, alors que je ne reconnais pas la tête affreuse que j'ai maintenant. Je pense toujours comme à 5 ans, mon regard sur le monde est le même. J'aime toucher les choses quand personne ne me voit, je renifle les objets, j'ai des comportements assez enfantins. Je ne suis pas sûr que cela soit bien...

C'est peut-être pour cela que je me reconnais dans les autistes, qui sont mentalement souvent des enfants... On me dit parfois que je ne suis pas comme les autres. Je veux bien...

[in *L'Express* 30/01/2003]

L'HOMME-ENFANT

A 50 ans, Howard Buten prétend avoir toujours 5 ans, ce qui n'est pas totalement erroné. Cet Américain de Paris se dit fatigué par son trop-plein d'activités, mais ne cesse de se mettre au défi. Dans son dernier roman, *Quand est-ce qu'on arrive?* (éd. de l'Olivier), il se glisse dans la peau d'une gérante de supérette dans le Michigan: cette très jolie minette est convaincue que la principale question qui se pose à la société postindustrielle est la longueur de la jupe et, à la question "Etes-vous mariée?", elle répond: "J'essaie d'arrêter." Le ton est drôle, décalé, décapant. Donc forcément désespéré. Buten le dit, d'ailleurs, en mangeant des pistaches à la chaîne: le monde n'est pas fou. Il est seulement injuste et méchant.

